



LA FORÊT FRANÇAISE EN ÉBULLITION

RÉCITS D'UNE COURSE CONTRE LA MONTRE
FACE À LA CRISE CLIMATIQUE

SOUS LA DIRECTION D'ANNE TÉZENAS DU MONTCEL

Sous la direction d'Anne Tézenas du Montcel

La Forêt française en ébullition

Récits d'une course contre la montre face à la crise climatique

© Sous la direction d'Anne Tézenas du Montcel, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5500-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Zoé Samin
Joséphine Bottiglione
Clémentine Michel
Bérénice Soucail
Solène Cazenave
Alexandre Plumet

Illustrations : Maëlys Boli

Préface

Par Anne Tézenas du Montcel

Un degré de température en plus et tout bascule. C'est ce que nous dit le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) à propos de la crise climatique. Et c'est ce qui arrive aujourd'hui à la forêt hexagonale, comme le montre cet ouvrage, né des enquêtes menées au cours de l'hiver 2023-2024 par un collectif de six journalistes dans le cadre de leur formation à l'école de journalisme IPJ-Dauphine | PSL.

670 000 hectares d'arbres – sur les 17 millions que compte la forêt métropolitaine – sont déjà à l'agonie.

Chênes majestueux, châtaigniers, hêtres graciles... Leurs ombres nous sont si familières que nous les avons presque oubliés. Ils nous sont si proches que nous les avons crus éternels. Or, les voilà fragiles, et même menacés de disparaître face à la hausse des températures.

En un mot : ils dépérissent.

Ici, dans les plaines de la région Grand Est, ce sont des dizaines de milliers d'épicéas desséchés sur pied à cause d'un minuscule parasite : le scolyte. Il arrive dans le Jura et en Haute-Savoie.

Là, les chênes – qui couvrent 40 % de la forêt – ne supportent plus le manque d'eau et se voient cernés par d'autres insectes. Ces « agents de piqûres » ou « ambrosia beetles » pullulent avec la chaleur.

Résultat direct : un affaiblissement généralisé des chênes, les plus beaux d'Europe. Résultat indirect : l'approvisionnement en fûts pour les grands crus est menacé et, avec eux, une partie de l'industrie de la méranderie et de la tonnellerie.

Professionnels de la forêt, associations environnementales ou scientifiques... Dans tous les métiers et régions concernés, une course contre la montre s'est engagée pour aider les arbres à s'adapter et à sauver l'économie qui en découle. Une course que nous racontent avec brio les autrices et l'auteur de ce livre.

De la forêt domaniale de Tronçais aux villages du Jura, la lutte contre les insectes s'intensifie. Dans la pépinière de Guéméné-Penfao, en Loire-Atlantique, la riposte s'organise pour trouver les essences qui peupleront demain et après-demain nos forêts. C'est là entre autres que se teste dans des serres ce qui sera planté dans les « îlots d'avenir » pour permettre à la forêt de muter et durer.

Planter la bonne essence au bon endroit, celle qui devra survivre dès maintenant et pendant des décennies, voilà l'obsession. Alors, il faut en chercher aussi hors de France, en Europe, plus loin encore. Parfois les hybrider pour voir si celles-ci aideront nos arbres familiers à tenir.

Difficulté supplémentaire, dans la période actuelle de forte tension énergétique, les attentes économiques en matière d'exploitation du bois n'ont jamais été aussi fortes et multiples, qu'il s'agisse d'énergie, de charpentes ou de produits d'emballage. Au risque de déstabiliser l'équilibre fragile de tous ceux qui en vivent.

Le risque est grand de prendre des décisions hâtives au nom de l'intérêt économique immédiat et de la préservation de filières professionnelles face à celle de la biodiversité à plus long terme de la forêt.

Ce qui frappe, au fil des chapitres, c'est la constance d'un processus, celui qui porte la marque du monde nouveau lié à la crise climatique.

Tout commence par le constat d'une première anomalie. Les choses ne se passent pas comme d'habitude. Les scolytes avaient l'habitude de proliférer après des tempêtes. Désormais, c'est la chaleur continue qui leur sert de lit. Les insectes à piqûres arrivaient, eux, traditionnellement en mai. Dorénavant, c'est en février.

Autre élément à prendre en considération, le rôle de l'homme dans la crise. Les écosystèmes naturels se trouvent parfois en état de vulnérabilité accrue du fait de choix dictés par des considérations économiques comme celui d'avoir planté de grands espaces de monocultures d'épicéa dans le Grand Est. Résultat : 60 000 hectares attaqués par l'insecte.

La réponse maintenant. Dans le tâtonnement collectif des scientifiques et des associations environnementales pour trouver le chemin de la résilience, il faut

multiplier les voies plutôt que de les opposer. D'ailleurs, d'une région à l'autre, la réponse, comme les essences végétales, ne peut pas être la même.

Il faut aussi, parfois, laisser aux écosystèmes naturels le temps d'inventer leurs propres remèdes. Les scolytes ont toujours été là. Corriger le déséquilibre n'implique pas forcément de tout couper. Le temps peut être le meilleur allié de la forêt, un temps que l'économie n'accorde pas si facilement.

Pour jongler entre le court et le moyen terme, exercice typique de la crise climatique, il faut mettre autour de la table l'ensemble des métiers, acteurs, filières concernés – tous dépendants de la forêt et interdépendants –, pour imaginer ensemble le scénario qui permettra à la forêt et à leurs activités de survivre.

La coopération n'est pas le mode le plus simple ni le plus spontané. Mais c'est celui qui peut marcher.

Ce d'autant que la forêt française est spéciale, car, contrairement à ce qui se passe dans les autres pays d'Europe, elle est détenue aux trois-quarts par des millions de propriétaires privés. Ainsi, deux millions de personnes possèdent moins d'un hectare. Pour les aider à sauver leurs forêts, il va falloir les former. Les 438 formateurs du Centre national de la propriété française – un chiffre en diminution depuis 2015 —risquent de ne pas suffire.

Alors que la forêt, la vraie, souffre, une autre, plus politique, fait son apparition, en ville cette fois. Les projets de « forêts urbaines » se multiplient en France, présentés comme l'une des réponses les plus visibles aux « îlots de chaleur », ces lieux, rues ou quartiers qui connaissent des hausses de températures accablantes lors des canicules à cause de l'omniprésence du minéral. Une illusion, d'après les spécialistes des arbres en ville. Voire un mirage électoral.

De ce voyage dans la forêt en état d'alerte maximale, il nous restera sans doute longtemps gravée l'image d'un personnage : Carl Moliard, technicien de l'Inrae, sillonnant les forêts avec un pistolet à air comprimé, son « patator », pour piéger les insectes à piqûres.

Une rencontre forte parmi d'autres de ces six journalistes partis découvrir ce monde en danger. Et qui nous donnent à voir ce que des arbres, certes encore

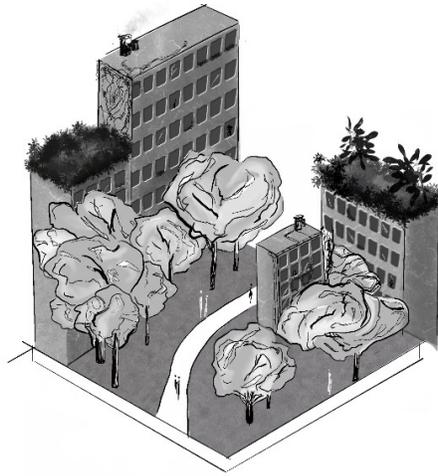
debout mais à bout de souffle, ne peuvent pas nous dire eux-mêmes.

Chapitre 1

La forêt fantasmée

Par Zoé Samin

Dans les villes, des élus vantent les « forêts urbaines » comme une solution pour rendre supportables les épisodes de canicule. Ils misent sur une méthode de plantation innovante, venue du Japon. Mais l'utilité écologique de ces verdissements des villes est contestée.



Les pelleteuses ont d'abord détruit, pavé après pavé, la fontaine du Creuset-du-Temps qui trônait depuis quarante ans sur la place de Catalogne, tout près de la gare Montparnasse. Pour la remplacer, la première forêt urbaine de Paris va être plantée avant les Jeux olympiques et paralympiques. 470 arbres sur 3 000 mètres carrés, soit la moitié d'un terrain de football, et une clairière pour profiter de ce coin de verdure en plein 14^e arrondissement de la capitale. La mairie de Paris estime le coût de ce projet né en 2019 à 9,6 millions d'euros. À terme, les riverains pourront admirer un foisonnement de chênes, de frênes d'Amérique, d'érables, d'anémones et de merisiers en bas de chez eux. Sur le papier du moins.

Créer des forêts en pleine ville. L'idée, un brin décalée, se diffuse comme une traînée de poudre depuis 2020. 170 000 arbres promis à Paris, 308 000 à Marseille, 500 000 à Strasbourg... Lors de la campagne des municipales, bousculée par la pandémie, le thème de la végétalisation des centres urbains s'est imposé comme un sujet central, tous bords politiques confondus. Améliorer le cadre de vie, faire respirer la ville, lutter contre le dérèglement climatique... Les motivations diffèrent mais la conclusion est la même : il faut planter.

Les édiles voient dans la forêt une façon facile et visible de répondre concrètement aux demandes de la population. La France a connu des canicules tous les ans depuis 2017. Ces vagues de chaleur à répétition et de plus en plus tôt dans l'année rendent l'air irrespirable en ville. Dans la capitale, il y a urgence à agir. Selon une étude publiée en mars 2023 dans *The Lancet Planetary Health*, classant 854 villes européennes, Paris est celle où le risque de mourir de chaud est le plus élevé. La mairie a déjà organisé des exercices de simulation pour se préparer à des étés à 50 °C d'ici à... 2032.

Les coupables ? Les îlots de chaleur urbains, ces endroits où les températures sont les plus élevées. Ils sont souvent situés en centre-ville, en raison de la densité du bâti et du sol bitumé. Les températures peuvent y être jusqu'à 10 °C supérieures à celles des zones arborées, périurbaines ou rurales. Il faut donc les rafraîchir. Or, les arbres ont une capacité à humidifier l'air et à générer de l'ombre. Et les villes en manquent cruellement. À Paris, on ne compte que 3,1 mètres carrés d'espaces verts accessibles par habitant, quand l'Organisation mondiale de la santé en recommande 10 mètres carrés.

Seul problème : ces précieux arbres mettent au moins vingt ans à atteindre leur